CAIRN.INFO

UN OUTSIDER DE LA FONDATION DE L'ANTHROPOLOGIE : GEORG FORSTER

Raphaël Lagier

Editions Sciences Humaines | « Revue d'Histoire des Sciences Humaines »

2006/1 nº 14 | pages 137 à 152

ISSN 1622-468X
ISBN 2912601452

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2006-1-page-137.htm

---

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Sciences Humaines.
© Editions Sciences Humaines. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2006, 14, 137-152.

Un *outsider* de la fondation de l'anthropologie : Georg Forster

Raphaël LAGIER

Résumé
Écrivain, naturaliste, linguiste, ethnographe, Georg Forster (1754-1794) a observé les populations humaines lors du voyage de Cook dans le Pacifique sud (1772-1774). Dans *Encore quelque chose sur les races humaines* (1786), il critique les hypothèses anthropologiques d'Emmanuel Kant et questionne la théorie de l'unité de l'espèce humaine (monogénisme) dans la mesure où, sous couvert de science, cette théorie se fonde sur des présupposés métaphysiques ou religieux. Le texte mobilise avec compétence non seulement les observations directes de Forster mais aussi l'ensemble des données de l'anthropologie et de l'histoire naturelle de l'époque. Il ouvre ainsi une brèche à l'intérieur du discours anthropologique en cours de constitution. La « querelle du monogénisme et du polygénisme » qui s'ensuit nourrit pendant plus d'un siècle les débats sur l'anthropologie physique cherchant à s'instituer en science positive.

Mots-clés : Race – Anthropologie – Monogénisme – Polygénisme – Emmanuel Kant.

Abstract : Founding Anthropology from the Outside : Georg Forster
A writer, naturalist, linguist and ethnographer, Georg Forster (1754-1794) observed human populations during Cook's journey to the South Pacific (1772-1774). In Something More About Human Races *(1786), he criticizes Immanuel Kant's anthropological hypotheses by casting doubt on the « unity of human species » theory (monogenism) insofar as, under the guise of pure science, it lays its foundations with metaphysical and religious postulates. This text skillfully articulates not only Forster's direct observations, but also all the contemporary anthropological and naturalistic data. The subsequent « monogenism versus polygenism » issue has fostered debates about physical anthropology for more than a century while the latter tries to become a positive science.*

Key-words *:Race – Anthropology – Monogenism – Polygenism – Emmanuel Kant.*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

Encore quelque chose sur les races humaines (*Noch etwas über Menschenrassen*) est composé en 1786 en réponse à Emmanuel Kant (1724-1804). Georg Forster (1754-1794) y formule au sujet de la diversité humaine des hypothèses novatrices et tout à fait iconoclastes, aussi bien à l'égard des dogmes chrétiens que du consensus académique. C'est essentiellement *le dogme de l'unité de l'espèce humaine* qu'il pourfend dans ce texte, du moins dans la mesure où ce dogme, sous couvert de science, se fonde sur des présupposés métaphysiques ou religieux. Le texte, parce qu'il mobilise avec compétence l'ensemble des données de l'anthropologie et de l'histoire naturelle de l'époque, ouvre une brèche à l'intérieur même du discours anthropologique en cours de constitution. La « querelle du monogénisme et du polygénisme » qui s'ensuit alimente pendant un siècle les débats sur l'anthropologie physique cherchant à s'instituer en science positive.

Un observateur de l'homme

Écrivain, naturaliste, linguiste, ethnographe, Forster est avant tout un esprit fort : il a l'art et le goût de la controverse et des vérités dissidentes, pour l'amour desquelles, paradoxalement, il n'est pas à l'abri d'une forme d'exaltation quasi mystique. Il a de qui tenir : son père Johann Reinhold, ministre du culte protestant par besoin et naturaliste par vocation, connaît de nombreuses langues, étudie les sciences naturelles, a le goût des voyages. La relation entre le père et le fils est si forte que Johann Reinhold se sent investi d'une mission de précepteur particulier pour son fils aîné Georg, débordant de curiosité précoce. Georg fréquente très peu l'école et ne mettra les pieds à l'université que pour y enseigner. C'est ce qui explique, d'après Marita Gilli [1], son goût du concret et de l'empirique qui n'a jamais été démenti ; mais c'est aussi sans doute la source de son aversion pour les tenants d'un certain *statu quo* académique. Dès 1765, les Forster partent ensemble dans une mission d'inspection des colonies allemandes de la Volga commanditée par le pouvoir russe. Georg a onze ans. Johann Reinhold fait un premier rapport sans compromis : il relate des faits de corruption, d'esclavage, et dépeint les conditions de vie très dures dans la région. Les Russes, au vu de ces nouvelles, retirent leur soutien à la mission. Contraint de rentrer au pays, Johann Reinhold ne retrouve pas sa chaire de pasteur et se met en quête de travail en Angleterre. La famille y vit dans la pauvreté. Georg et Reinhold font des traductions en de multiples langues pour subsister. Georg gardera cette occupation toute sa vie et elle lui donnera la majeure partie de ses ressources pendant de longues périodes ; c'est l'occasion pour lui de lire et de recenser à peu près tous les récits de voyage parus et de nombreux traités d'histoire naturelle.

Après avoir enseigné un temps à la Warrington Academy, centre important de la pensée dissidente, notamment en matière religieuse, Johann Reinhold se trouve, par un heureux concours de circonstances, désigné comme naturaliste du second grand voyage d'exploration de James Cook. Georg est bien sûr de la partie. Le navire *Resolution* quitte l'Angleterre en juillet 1772 pour y revenir en juillet 1775, après avoir visité de nombreuses contrées pendant son périple, destiné à établir s'il existe un grand continent habitable dans le Pacifique Sud : îles de la Société (Tahiti), Marquises, îles des Amis (Tonga), Nouvelles-Hébrides (Vanuatu), Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Hollande (Australie), Nouvelle-Calédonie, Île de Pâques, Terre de Feu. Beaucoup de ces noms se retrouvent dans *Encore quelque chose sur les races humaines*. À l'issue du voyage, du fait d'un différend financier entre Johann Reinhold et l'amirauté britannique, Georg se substitue à son père pour écrire le premier récit du voyage, *A Voyage Round the World*, en mars 1777, six semaines avant le

[1] GILLI, 2005.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

récit officiel de James Cook. *A Voyage*, d'abord salué pour sa qualité littéraire unique dans son genre, se distingue aussi par ses intentions « philosophiques », au sens où Forster l'entend : il a pour *credo* d'observer avec toute l'attention et la minutie possibles les populations lointaines, jusqu'à présent abordées sur le mode de la curiosité. Cela implique de questionner tous les préjugés, fussent-ils ceux de la science dominante. Il décrit les ressources naturelles des îles visitées, flore et faune, la rencontre avec les habitants, leur physionomie, leur psychologie, éventuellement leur organisation politique, économique et religieuse, et leur langue. Forster rend d'ailleurs grâce à Cook de lui avoir appris à mieux observer.

Georg part pour l'Allemagne en 1778, afin de trouver du travail pour lui et son père, et s'aperçoit qu'il y est devenu célèbre. On lui confie rapidement un poste au Collegium Carolinum, à Kassel, où comme partout ailleurs il se plaît médiocrement. Dans les années 1779-1783, peut-être dans l'espoir de s'enrichir et de renverser définitivement le sort de la famille, Forster s'engage à corps perdu dans la confrérie rose-croix avec son ami Samuel Thomas Sömmerring (1755-1830). Tous deux s'adonnent à l'alchimie, tentent de découvrir le secret de la transmutation du plomb en or. L'activité est ruineuse et Forster en vient à se sentir piégé, engagé par des serments auprès d'une loge dont l'honnêteté est finalement douteuse. C'est pourquoi il juge expédient de quitter la ville et d'accepter un poste bien rémunéré à Vilna en Pologne (actuellement Vilnius, Lithuanie) en 1784.

Bien qu'il profite des largesses du pouvoir polonais pour ses émoluments, il est atterré par les conditions politiques du pays, et juge que la noblesse vampirise le peuple, le laissant dans un état d'inculture quasi animale. Forster appelle parfois les paysans polonais les « Pécherais », par référence aux habitants de la Terre de Feu qu'il a rencontrés lors du voyage de Cook, et qu'il considère comme se tenant *plus bas* que l'état de nature… Mais, précise-t-il, cela tient au fait que la population polonaise est réduite à l'esclavage : « Le peuple, je veux dire ces millions de bêtes à forme humaine qui ne jouissent ici d'aucun des droits de l'humanité et ne sont pas comptées dans la nation (…) a sombré réellement, en raison de l'esclavage auquel il est habitué depuis si longtemps à un tel degré d'animalité et d'insensibilité, de paresse indescriptible et d'ignorance crasse qu'il lui faudrait peut-être plus d'un siècle pour se relever » [2]. Ce mélange, déroutant pour nous, de conscience sociale et de cruauté dans la description des populations se retrouve un mois plus tard en des termes presque identiques, dans *Encore quelque chose sur les races humaines*, au sujet des populations « nègres » : « Blanc ! Tu n'as pas honte d'abuser de ta force sur le faible [le Nègre], de l'abaisser au point d'en faire ton animal, de vouloir détruire en lui jusqu'à la trace d'une faculté de penser ? (…) Grâce à toi il pouvait, il devait devenir ce que tu es ou peux être, un être qui jouit de l'usage de toutes les ressources qui furent placées en lui » [3]. Cette ambiguïté se retrouve dans bien des aspects du texte présenté : Forster est différentialiste en anthropologie, mais ne détermine jamais dans quelle mesure ce sont les données naturelles ou les institutions humaines qui fondent les inégalités.

Grâce au soutien moral de Thérèse Heyne, qu'il épouse en 1784, Forster écrit beaucoup à Vilna ; il œuvre à une *Histoire naturelle* totale qui intégrerait l'anthropologie (elle ne verra pas le jour). Mais il nourrit du ressentiment à cette existence qu'il juge provinciale. C'est entre autres pour garder une présence dans le débat intellectuel qu'il adresse sa réponse à Kant sur les races humaines en juillet 1786.

En 1787, un voyage dans le Pacifique est envisagé par une mission russe (qui sera finalement annulée du fait de la guerre russo-turque) : Georg en profite pour rompre ses

[2] Lettre à Lichtenberg du 18 juin 1786, traduite par GILLI, 2005.

[3] *Teutscher Merkur*, 1786, octobre-novembre, 165. Cette pagination est notée dans le corps du texte par les nombres entre parenthèses.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

engagements polonais et s'établir provisoirement à Göttingen. Il y finit la traduction allemande du récit du troisième voyage de Cook. Dans sa préface, *Cook der Entdecker*, Forster loue l'attitude ouverte de l'explorateur à l'égard des peuples lointains, sa volonté de comprendre leurs valeurs. C'est un progrès vers l'égalitarisme anthropologique cher à Forster, qui affirme dans le sillage du philosophe Johann Gottfried Herder que tous les peuples sont égaux dans le droit au bonheur.

Après un an à Göttingen, il prend un poste de bibliothécaire à Mayence en 1788. Dans ces dernières années, Forster apparaît dans la pleine maturité de son talent d'écrivain, qui transparaît tout particulièrement dans ses *Vues sur le Rhin inférieur* (*Ansichten vom Niederrhein*), récit d'un voyage accompli au printemps 1790 avec le jeune Alexander von Humboldt, de Mayence vers l'Allemagne du Nord-Ouest, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre. À Londres, il prend connaissance d'un drame indien, *Abhijñashakuntala*. Il en publie une version allemande en 1791, *Sakontala*, qui contribue largement à faire de la littérature indienne une source du Romantisme allemand. Dans sa préface, Forster professe une esthétique anticlassique en continuité avec sa sensibilité d'ethnographe accompli. Il défend les arts nationaux comme expressions des idiosyncrasies des peuples : « Tout pays a ses particularités qui agissent sur les forces intellectuelles et le mode de vie des habitants. C'est à partir de ces individualités très différentes, en les comparant et en distinguant le local du général que nous obtenons une notion d'humanité plus juste. (…) Les sentiments les plus délicats du cœur humain peuvent s'exprimer aussi bien au bord du Gange et chez les hommes à peau sombre qu'au bord du Rhin, du Tibre et de l'Illissus, chez les peuples blancs » [4].

Dans l'atmosphère de Mayence, ville conservatrice et catholique, les options politiques révolutionnaires de Forster se radicalisent. À l'automne 1792, il se trouve absolument isolé et rejoint le parti jacobin. Les *Vues sur le Rhin inférieur* développent d'ailleurs l'idée que la révolution n'est pas le fruit des seules Lumières, mais survient quand les passions du peuple se dirigent contre la tyrannie du pouvoir. Le point de vue de Forster sur la révolution est plus concret qu'idéaliste, et il ne s'étonne pas des développements les plus sanglants de la Révolution française : pour lui, une force naturelle s'y déploie, qui ira au bout d'elle-même. Cette violence révolutionnaire est le pendant négatif inséparable de la création de l'ordre politique à venir. Cette idée fait directement écho à la fin de *Encore quelque chose* : Forster juge que l'homme blanc se verra contraint par l'histoire de rendre aux Nègres la liberté de développer toutes leurs dispositions.

Forster joue un rôle décisif parmi les Jacobins allemands de Mayence et contribue à y fonder une éphémère république. Il quitte la ville et se rend à Paris en mars 1793, dans la délégation envoyée pour demander le rattachement de Mayence à la République française. Le siège prussien se solde par la reprise de la ville de Mayence et l'empêche d'y revenir. Contraint de rester à Paris, désabusé, loin de sa famille et de ses amis, Forster meurt le 10 janvier 1794.

Forster contre Kant : deux penseurs aux antipodes

La controverse entre Emmanuel Kant et Georg Forster, malgré sa complexité et ses fortes spécificités, ou à cause de celles-ci, n'a guère laissé de traces immédiatement visibles dans la tradition de la discipline anthropologique. Même les successeurs officieux de Forster omettent de le citer ; si bien que la recherche moderne, que ce soit sur le versant des études forsteriennes ou sur celui de l'histoire de l'anthropologie physique, n'a que

[4] *Georg Forsters Werke*, 1990, Berlin, Akademie-Verlag, 7, 286.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

récemment concentré ses efforts sur cette dimension de la production de Georg Forster. D'autres aspects de ses multiples talents furent d'abord privilégiés, notamment le regard ethnologique qu'il porte sur les peuples des mers du Sud. Ses apports en anthropologie physique n'ont fait l'objet d'une étude monographique que très récemment [5], alors qu'il les considérait sans doute comme une part essentielle de son travail.

Les sources de Forster en anthropologie physique et l'émergence de l'hypothèse polygéniste

Le voyage de Cook est l'expérience cruciale de Georg Forster en anthropologie physique. Plusieurs observations directes lui permettent de mettre en doute d'une part les conclusions hâtives de voyageurs précédents, et d'autre part certaines généralités anthropologiques jusqu'ici admises.

Quand Forster fait la rencontre des populations tahitiennes, il note par exemple des différences d'allure en fonction du rang social : les élites sont plus grandes, plus claires et plus belles. Bougainville en concluait en 1768 qu'il y a deux races à Tahiti ; mais pour Forster, la différence tient sans doute à une ségrégation sociale stricte, dont les effets s'accumulent avec les générations. Il en déduit un facteur *social*, doublement intéressant :

- il permet d'expliquer ce que Bougainville imputait à une improbable disparité biologique des souches humaines ;
- il vient en même temps compliquer la thèse classique selon laquelle l'apparence des peuples correspondrait exactement aux influences climatiques de leur lieu de vie.

Forster fait même le pronostic que le mode de vie épuisant des travailleurs tahitiens va les amener à devenir de plus en plus foncés et de moins en moins beaux. Il est possible que ces analyses aient donné certains outils à James Cowles Prichard, le grand anthropologue anglais de la première moitié du XIXe siècle, qui s'appuyait essentiellement sur cette idée d'un caractère morphogène du mode de subsistance pour rendre compte de la diversité humaine. La chose est d'autant plus intéressante que Prichard affirme sur cette base l'*unité* de l'espèce humaine, alors que dans *Encore quelque chose*, Forster fera cohabiter l'idée d'une influence de l'environnement sur le corps humain *et l'hypothèse d'une pluralité des souches humaines*. C'est une autre observation directe, celle des habitants de Malekula, qui va mettre Forster sur le chemin de cette dernière hypothèse, que des anthropologues américains du siècle suivant appelleront hypothèse polygéniste.

Comme il pouvait l'anticiper par la lecture des récits des voyages précédents, Forster retrouve des hommes très semblables aux Tahitiens non seulement dans les îles voisines, mais même aussi dans les îles des Amis assez éloignées (2 500 km). Leurs conditions de vie les ont simplement pourvus d'une stature et d'une musculature plus importantes. Avant d'aborder à Malekula, Forster a donc déjà connaissance d'une apparence humaine largement répandue dans le Pacifique. Or dans cette île, les habitants sont radicalement différents, par le langage et surtout par la « figure » : petits, très minces, noirs, de visage semblable à celui des Nègres. Leur vision est rendue plus choquante encore par le port de l'étui pénien, qui souligne leur nudité au lieu de la cacher. Aux yeux de Forster, ils ressemblent même à des grands singes. Avant cette rencontre, il pouvait s'en tenir à une application de la théorie des climats. Ici, tout est remis en cause. Les habitants de l'île sont dissemblables de leurs voisins, sous de mêmes cieux : s'agit-il de deux espèces

[5] VAN HOORN, 2004. L'ouvrage fournit une bibliographie exhaustive sur notre sujet, ainsi qu'une critique de la littérature déjà produite, nous y renvoyons donc pour tout complément bibliographique.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

différentes ? Les distinctions de Linné sur les espèces et variétés du genre *Homo* le laissent dans le doute complet de ce point de vue : n'est-il pas en face de l'*Homo sylvestris*, l'orang-outang, qui pourrait être le pendant sauvage de l'espèce *Homo sapiens* ? Forster ne leur concède la pleine humanité que parce qu'ils sont dotés du langage et de la raison et sont donc bien *sapientes*. Forster note d'ailleurs que ces hommes sont concrètement avides d'apprendre et de se perfectionner. Les autres arrêts en Mélanésie confortent l'hypothèse d'une deuxième souche humaine dans le Pacifique : partout Forster revoit des hommes noirs.

Il est aussi étonné du désajustement entre l'environnement pauvre, quasi stérile de la Nouvelle-Calédonie, et le physique puissant et vigoureux des habitants, bienveillants envers les visiteurs. À Tanna, île volcanique voisine, bien mieux pourvue en ressources naturelles, les habitants sont au contraire étiques, méfiants et belliqueux. Au vu de ce paradoxe, Georg Forster hasarde une hypothèse : « Cet exemple nous invite, au lieu de placer les causes qui provoquent les disparités de stature des nations dans la différence de nourriture, à prendre aussi bien en considération les *races originaires* dont ces nations descendent. Supposons par exemple que les ressortissants de Nouvelle-Calédonie sont les rejetons d'une nation qui, ayant vécu dans l'abondance, et sous des cieux cléments, n'a pas été limitée dans sa croissance : la colonie qui s'est retirée sur la terre stérile de Nouvelle-Calédonie aura sans doute préservé l'habitude du corps de ses ancêtres pour de nombreuses générations » [6].

De la Mélanésie, Forster tire donc deux éléments fondamentaux de sa réflexion anthropologique, qui ne sont pas incompatibles à ses yeux avec les conclusions établies à Tahiti :

- d'abord et avant tout, par-delà les disparités notables entre les différentes populations observées, il y a une grande césure entre deux souches humaines qui coexistent dans les mers du Sud. À côté de la souche polynésienne déjà bien connue, on trouve des hommes ressemblant à des Nègres, et pour certains d'entre eux, même à des singes ;
- deuxièmement, il y a des cas où la corrélation n'est absolument pas évidente entre l'apparence des hommes et leur environnement pris en un sens déjà élargi (climat, qualité du sol et de la nourriture, et même mode de vie). Dans ces cas, on peut supposer qu'on a affaire à des *races* différentes, c'est-à-dire à des populations qui ont reçu en héritage certaines caractéristiques développées sous d'autres cieux, dans d'autres circonstances. La race désigne donc pour Forster quelque chose de relativement *négatif*, d'indéterminé : le mot désigne les cas où l'on ne connaît pas assez l'histoire d'un peuple pour expliquer sa conformation physique. Sur le terme même de race, c'est encore la position qu'il défend en 1786 dans *Encore quelque chose*.

Le Forster de 1777 (année de *A Voyage Round the World*), pétri de doutes, affirme simplement que Polynésiens et Mélanésiens sont des *races* différentes. Est-ce à dire, dans le lexique classificatoire de Linné, que ce sont des *variétés* d'une même espèce humaine ou des *espèces* différentes ? La question reste en suspens ; c'est sous l'influence des travaux de son ami de toujours, Samuel Thomas Sömmerring, que Forster va pencher pour la seconde option.

Après les expériences du voyage, Forster trouve une nouvelle source d'information empirique dans les dissections de Sömmerring. Depuis la parution de sa dissertation inaugurale en 1778, le jeune Samuel Thomas a déjà une réputation de grand anatomiste du cerveau : il y résolvait une difficulté très ancienne de l'anatomie comparée, en montrant que

[6] FORSTER, 2000 (1777). Nous traduisons.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

le cerveau de l'homme est effectivement le plus gros du règne animal si l'on rapporte sa taille à la finesse de ses fibres nerveuses. Sömmerring milite pour que l'homme, dans sa corporéité, soit un objet d'étude au même titre que les animaux : on ne doit pas l'isoler dans sa différence ontologique. Son succès tient au fait qu'il a trouvé un substrat matériel de la différence entre l'homme et l'animal, ce qui l'incite à observer selon les mêmes modalités la différence à l'intérieur même du genre humain. L'analyse de cette différence permettra peut-être, estime Sömmerring, d'inclure l'homme lui-même dans l'« échelle des êtres », représentation très prégnante dans la réflexion de l'époque sur le vivant, et éventuellement d'établir le chaînon manquant entre l'homme et le singe.

Par l'entremise de Forster lui-même, Sömmerring est nommé professeur d'anatomie à Kassel et peut étudier ses premiers crânes et cerveaux africains en 1779 et 1780. Il note la grande taille des narines de ces crânes, et est déjà enclin à en conclure que la nature a dû orienter le « Nègre » vers une existence plus sensible, moins intellectuelle : son odorat semble anatomiquement plus développé. Sömmerring généralise cette observation et, par analogie avec la différence cérébrale entre l'homme et l'animal, considère que la partie du cerveau dévolue aux activités intellectuelles est réduite chez le Nègre, du fait de l'espace occupé par les fonctions inférieures. Malgré le petit nombre de sujets observés, Sömmerring se sent ainsi conforté dans son intuition d'une infériorité *essentielle* et non plus seulement accidentelle du « Nègre » par rapport à l'« Européen ». Dans une lettre de mai 1784 au peintre et anatomiste Pierre Camper, l'un de ses maîtres, Sömmerring déclare : « Je suis chaque jour plus convaincu que les Africains et les Européens ne diffèrent pas par la seule variété, mais aussi par l'espèce, et qu'il y eut, si l'on peut dire, deux Adams » [7]. Camper répond en priant Sömmerring de ne pas publier cette opinion dissidente. Il a, précise-t-il, disséqué cinq Nègres dans le but de déterminer la présence de différences *spécifiques*, et n'en a trouvé aucune. Sans doute par convenance personnelle, Sömmerring obtempère, et n'affirme pas explicitement qu'il y a deux espèces humaines dans son fameux essai, publié en 1784 puis réédité et augmenté en 1785, *La différence corporelle du Nègre et de l'Européen*.

Mais on ne s'y trompe pas. Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840), figure dominante de l'anthropologie commençante, regrette que l'auteur « se soit laissé abuser à croire » que les origines des deux variétés peuvent être distinctes. Il est d'ailleurs le seul à donner une recension négative du texte. Forster, qui affirmait lui aussi l'unité de l'espèce humaine encore en 1784 [8], prend finalement parti pour l'hypothèse de Sömmerring dans notre texte. Il est très probable que la controverse qui oppose Sömmerring à Blumenbach ait facilité la conversion de Forster au point de vue de son ami ; car Blumenbach est un pur produit de l'université, et développe les théories anthropologiques héritées de Buffon en revendiquant explicitement la valeur qu'elles tirent de leur conformité avec les dogmes chrétiens. Dans une de ses lettres, Forster dit à Sömmerring qu'il a écrit *Encore quelque chose* pour répondre, entre autres, au « s'est laissé abuser à croire » de Blumenbach. Mais ce dernier a au moins le mérite d'être un expérimentateur et un dissecteur. Le protagoniste du débat dont la contribution, aux yeux de Forster, manque à toutes les règles de la science empirique, c'est le grand philosophe national : Emmanuel Kant.

[7]. *Cf.* OEHLER-KLEIN, 1998.

[8] OEHLER-KLEIN, 1999, 139-140.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

Les deux plans de la controverse Kant-Forster : le contenu et la forme

Divergences empiriques

La théorie kantienne des races humaines, exposée dans trois textes écrits respectivement en 1775, 1785 et 1788 [9], est diamétralement opposée par son lexique aussi bien que par sa méthode à celle de Forster. C'est une synthèse, puissante mais livresque, de la littérature anthropologique contemporaine [10]. Par un jeu de distinctions conceptuelles et d'hypothèses, Kant propose un nouveau *concept*, celui de race humaine, qui associe des propriétés jusqu'à présent affectées exclusivement soit à l'espèce, soit à la variété. Cette innovation est motivée par les termes du débat anthropologique tel qu'il le trouve en 1775. En cette année paraît la traduction allemande de l'ouvrage de Henry Home, Lord Kames (1696-1782), *Sketches of the History of Man*, dont l'une des intentions est de battre en brèche la première grande histoire naturelle de l'homme, mise au point par Georges Louis de Buffon.

Buffon affirme, dans les *Variétés dans l'espèce humaine*, que les hommes ne diffèrent entre eux par leur apparence qu'en vertu d'une influence de l'environnement : climat et nourriture. Le type originel de l'humanité se laisse mieux voir sous les cieux cléments, c'est-à-dire dans les climats tempérés qui se trouvent être ceux de l'Europe ; sous les climats « extrêmes », ceux de grand froid ou de forte chaleur, ce type est soumis à une série de changements importants, qu'il appelle « dégénération ». Ces changements corporels affectant l'homme sont en outre héréditaires, et se cumulent au fil des générations ; ce qui explique qu'on trouve par exemple des individus dont la peau paraît brûlée par le soleil à l'équateur. On peut imputer toute la disparité des hommes à ces « variétés » c'est-à-dire aux *variables* de l'humanité (forme, taille, couleur). Si bien que les hommes, si différents soient-ils, peuvent très bien appartenir à la même espèce et avoir une origine commune. Le phénomène de dégénération n'atteint pas le patrimoine de l'espèce : le descendant d'un homme noir pourrait donc se « régénérer » et revenir au type originaire, blanc. Buffon fonde ainsi un paradigme *monogéniste*, c'est-à-dire affirmant l'unité de l'espèce humaine, et *dégénérationniste*, qui sera porté ensuite par Blumenbach.

Dans les *Sketches*, Lord Kames veut montrer que cette théorie ne parvient pas à rendre compte de certains faits anthropologiques essentiels :

- d'abord, la présence d'esclaves nègres sous des climats tempérés remonte déjà à bien des générations, et aucun observateur n'a constaté que leur peau éclaircissait. L'apparition de types intermédiaires n'est sans doute pas le fruit d'une régénération mais du *métissage* entre Blancs et Noirs ;
- qui plus est, pour Kames, le fait même que ces caractères soient *constants*, et s'expriment lors du métissage dans une sorte de compromis héréditaire entre les parents, montre sans conteste qu'ils ressortissent à une différence de souche, voire d'espèce ;
- enfin, les différents groupes humains semblent particulièrement adaptés à leur milieu, et parfois mal à l'aise sous d'autres climats, si bien qu'on imagine mal comment les effets de l'environnement auraient pu si bien les adapter : il est plus simple de penser que la nature les a sagement placés dans la contrée qu'ils habitent.

---

[9] *Kants gesammelte Schriften, Königliche Akademie der Wissenschaften* (= *Ak*), de Gruyter, Berlin. *Essai sur les différentes races humaines*, 1775, *Ak*, II, 427-443 ; *Définition du concept de race humaine*, 1785, *Ak*, VIII, 89-106 ; *Sur l'usage des principes téléologiques dans la philosophie*, 1788, *Ak*, VIII, 157-185.

[10] Sur le détail de la raciologie kantienne, ses attendus épistémologiques et sa problématique placés dans l'œuvre de Kant, *cf.* LAGIER, 2004.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

La question est donc ouverte de savoir « si tous les hommes sont d'une lignée, descendants d'un couple unique, ou s'il y a plusieurs souches distinctes à l'origine » [11].

Kant, loin de voir une impasse dans cette question aux lourds attendus religieux, y trouve l'occasion de dépasser le schéma dégénérationniste, sans pour autant se défaire du monogénisme auquel il est attaché pour des raisons tant épistémologiques que religieuses.

Pour Kant, l'un des pièges de la controverse se situe dans l'alternative telle qu'elle se pose à l'intérieur du lexique de Linné : ou bien les groupes humains ont des caractères constants, et sont des *espèces* ; ou bien leurs traits particuliers sont variables, et dans ce cas ce sont des *variétés*. Kant prend le contre-pied de cette alternative en imaginant une science des *différences permanentes à l'intérieur de l'espèce humaine*. Kant fait le double constat suivant :

- d'une part les populations humaines, si diverses soient-elles, forment une espèce unique : l'expérience a montré que tous les mélanges entre populations donnaient des descendances fertiles. Or cette interfécondité est d'après Buffon le critère le plus fiable de détermination de l'espèce [12] ;

- d'autre part, comme le note Kames, la couleur de la peau des hommes se modifie fort peu lorsqu'ils changent de climat ; en revanche, ce changement met leur organisme en crise. Il y a donc lieu d'imaginer que les groupes ont des caractères particuliers et durables, qui les adaptent à leur climat naturel.

Comment concilier ces données factuelles : unité de l'espèce, mais disparités constantes, répondant en outre à des besoins adaptatifs ? La réponse de Kant, formulée dans l'*Essai sur les différentes races humaines* (1775), consiste à imaginer que la souche humaine était originairement pourvue de *caractères adaptatifs potentiels*. Quand les hommes se sont répandus sur la planète, les germes (*Keime*) de ces caractères se sont activés au contact d'un climat donné, et ont conféré aux populations leur aspect racial. L'expression d'un germe racial étouffe les autres, puisqu'un individu d'une certaine race garde ses caractères, ainsi que sa descendance, même après un changement de climat. Les quatre « raciations » possibles, prédéterminées, s'expriment en rencontrant les influences climatiques génériques, distribuées selon les couples hippocratiques chaud/froid et sec/humide.

Chaleur / **Humidité**	**Froid**	**Chaud**
Humide	*Blond vif* (Europe septentrionale)	*Noir* (Sénégambie)
Sec	*Rouge-cuivré* (Amérique)	*Jaune-olivâtre* (Inde)

Les nuances nationales de couleur de peau tiennent au métissage racial, ainsi qu'au *bronzage*. Ce dernier affecte simplement les individus et ne s'accumule pas avec les générations.

En généralisant ce schéma de la raciation, Kant propose que l'on étudie ainsi toutes les formes animales en expérimentant des croisements entre elles, en vue d'établir si les espèces de l'histoire naturelle classique ne seraient pas en fait les races d'une même espèce naturelle. Kant propose donc une nouvelle façon, maximaliste, de comprendre le terme

[11] *Sketches of the History of Man*, 1774, 5.
[12] DE BUFFON, 1753.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

même d'histoire naturelle : ce pourrait devenir une véritable *histoire de la nature*, tentant de retracer la différenciation des formes organiques dans le temps.

Georg Forster, dans sa réponse, prend soin de détailler chacune des fragilités empiriques et théoriques de cette construction kantienne.

D'abord, la double étiologie raciation/bronzage lui semble insuffisante pour rendre compte de la diversité humaine. Contrairement à Kant, Forster considère que le schéma de la dégénération de Buffon et de Blumenbach rend bien compte de certaines transitions fines des couleurs de peau en fonction de la latitude. Comme Kant, il considère qu'il y a diverses couleurs humaines originaires ; mais celles-ci peuvent être complètement dissimulées par une coloration dégénérative acquise après de multiples générations. Forster estime donc que la prétention kantienne à connaître la « couleur naturelle » des races est démesurée [13]. Le projet d'une science de la diversité humaine fondée sur la couleur de peau ne résiste pas à la diversité empirique de l'objet, à sa causalité trop multiple. C'est l'un des arguments principaux de la critique forsterienne : la couleur ne peut pas fonder l'étude des différences humaines. Il faut lui préférer la figure (*Bildung*) du corps. Ce primat de la figure a deux sources d'inspiration :

- Kames, qui note que les Abyssins brun foncé et les Nègres noirs, vivant sous la même latitude, sont semblables par la couleur mais tout à fait dissemblables par leurs traits caractéristiques ;
- Sömmerring, qui prétend établir des différences anatomiques permanentes entre les Nègres et les Européens.

Après la couleur, le problème du *croisement* mène Forster à des objections plus profondes encore sur la théorie kantienne. Il y a d'abord un problème de *pratique scientifique* avec le critère d'interfécondité mobilisé par Kant : va-t-on essayer de croiser toutes les espèces animales connues, les plus différentes éventuellement, pour pouvoir se persuader enfin que ce ne sont pas des pseudo-espèces ? La tâche est démesurée… Sur ce point, Forster trouve d'ailleurs de l'appui chez Buffon lui-même, qui a admis devoir recourir à l'observation de la forme visible dans tous les cas où l'on ne pouvait pas apparier les animaux. Il en trouve aussi bien chez Blumenbach, qui a critiqué le critère buffonien pour son manque d'applicabilité.

Mais surtout, Forster ne pense pas que le critère de l'interfécondité soit aussi décisif que Kant veut le croire. Ce n'est pas parce que deux animaux ont ensemble une descendance fertile qu'ils appartiennent à une lignée spécifique *unique*. On peut tout aussi bien imaginer qu'il y a eu originairement *plusieurs lignées* d'un genre donné, présentant une homologie corporelle suffisamment grande pour qu'elles soient interfécondes. Dès lors, l'optimisme scientifique kantien ne tient plus : l'interfécondité ne permet pas d'établir objectivement l'unité d'une espèce, c'est seulement une affaire d'interprétation des données. Forster voit dans tout espoir de dépasser une conception fondamentalement *nominaliste* des espèces un excès du rationalisme philosophique. L'« histoire de la nature » kantienne est ainsi ramenée à ses carences en données d'expérience. Ce qui permet à Forster de dire qu'elle serait une science pour les dieux [14], au sens où il faudrait des témoignages directs de l'origine des espèces pour la fonder… C'est pourquoi la nomenclature linnéenne, si arbitraire soit-elle, reste l'instrument de travail le plus pertinent du naturaliste.

Pour consolider cette critique épistémologique, Forster formule aussi une critique ontologique des croisements expérimentaux, qui *dénaturent* les données observables. En

[13] *Teutscher Merkur*, 69-70.
[14] *Ibid.*, 80.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

accouplant des animaux différents, on provoque une union qui n'a absolument jamais lieu dans la nature. Buffon lui-même admettait déjà qu'il y a une *répugnance naturelle* empêchant les espèces différentes de s'accoupler. Kames prend appui sur cette répugnance pour dire que les expériences buffoniennes apparient des animaux que la nature a séparés par l'instinct, et qui ne peuvent donc pas être considérés comme membres de la même espèce. Mais Forster fait un pas de plus que Kames, tout à fait novateur bien que fort choquant à nos yeux : il utilise la notion de répugnance naturelle dans une forme explicitement anthropologique. *La répugnance sexuelle est censée séparer entre elles les souches humaines* quand celles-ci ne subissent pas les influences dénaturantes de la civilisation. Le paysan, figure de l'homme naturel (Forster écrit son texte en Pologne avec les idées que l'on sait), « fuira la Négresse » [15].

Dans la continuité de cette providence naturelle qui sépare éthologiquement les souches humaines, Forster affirme enfin que les souches sont aussi écologiquement séparées. Les Nègres transplantés en Europe ou aux États-Unis, sont dénaturés comme des « plantes de serre ». Forster emprunte de nouveau cette idée à Kames, pour qui « il y a des races d'hommes adaptées par la Nature à leur milieu », qui s'affaiblissent et se trouvent dans un état d'anomalie biologique en dehors de leur espace naturel de vie. L'adaptation climatique différenciée aurait donc pour cause la différence de figure des souches humaines. Forster en conclut que *l'hypothèse de deux souches humaines originaires (ou plus), fécondes entre elles, est la plus probable dans l'état actuel de la science*. Complétée d'une théorie dégénérationniste un peu aménagée, l'hypothèse polygéniste permet de rendre compte au mieux de toutes les variations connues du type humain.

Tout comme Kant, Forster mobilise les théories monogénistes et polygénistes, mais au service de tout autres conclusions. Elles lui servent à remettre en cause les assertions constitutives de la raciologie kantienne : la permanence de la couleur raciale et sa pertinence comme objet de science, la détermination de cette couleur par des spéculations sur le métissage et l'affirmation de l'unité de l'espèce du fait de l'interfécondité des populations.

Mais Forster ne s'attaque pas au contenu général de la raciologie kantienne. Il vise spécifiquement la *Définition du concept de race humaine* de 1785, qui entend donner une justification *a priori* de la doctrine kantienne des races. Forster juge ce terrain de la pensée pure fort glissant, et rarement exempt de dogmes religieux déguisés.

Une querelle de styles : objectivation philosophique contre subjectivation scientifique, christianisme contre libre pensée

La raciologie kantienne de 1775 a assez peu d'écho dans les 10 premières années. Johann Gottfried Herder, dans ses *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791), attaque le *terme* de race, en tant qu'il connoterait une disparité d'origine (le contraire de ce que Kant affirme). C'est en réponse à Herder que Kant compose la *Définition du concept de race humaine* (1785). Il note qu'un chercheur intéressé par la diversité humaine dispose d'une masse d'informations brutes accumulées par les voyageurs de toutes sortes (missionnaires, capitaines d'industrie, scientifiques), permettant d'affirmer

[15] *Ibid.*, 75. La répugnance naturelle appliquée aux hommes a aussi bien pu servir la cause des monogénistes que celle des polygénistes. Les premiers affirment l'unité de l'espèce, en se fondant sur le fait qu'Européens et Africains fraient très souvent ensemble lorsqu'ils coexistent. Les seconds reprochent aux institutions humaines de créer les conditions de ces mariages mixtes ; dans une situation normale, un sain dégoût séparerait les populations différentes. Pour plus de détails, *cf.* BLANCKAERT, 2003.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

tout et son contraire. Dans la *Définition*, il entend donc proposer de simples principes *heuristiques* de structuration des données anthropologiques. Ce qu'il faut rechercher, c'est la synthèse entre l'interprétation orientée par la volonté de prouver l'*unité du genre* (le monogénisme) et l'interprétation orientée par la volonté de trouver *le plus de différences possibles* (le polygénisme). Cette synthèse serait une théorie rendant compatibles l'unification *et* la spécification du genre humain ; or pour Kant, c'est éminemment le cas de sa théorie des races.

La posture kantienne se veut donc méthodologique, métathéorique ; et pourtant, ce qui était simplement conjecturé en 1775 est ici affirmé comme une *nécessité objective* : « Nous ne connaissons *avec certitude* pas d'autres différences héréditaires pour la couleur de la peau que celles qui existent entre Blancs, Hindous jaunes, Nègres et Américains à peau d'un rouge cuivré (…) qu'on me permette d'*admettre* qu'il n'y a pas de caractères héréditaires pour les peuples quant à l'aspect naturel qu'ils révèlent, en dehors des quatre que j'ai cités ; cela pour la seule raison que *ce nombre peut se prouver avec certitude, à l'exception de tout autre* »[16]. Une telle formule concentre l'essentiel des options scientifiques que Georg Forster s'efforce de combattre, et lui donne l'occasion de faire valoir ses vues personnelles sur ces questions. Forster peut opposer aux « certitudes » raciologiques de Kant les *faits* nus, connus par expérience directe ou par lecture loyale des sources. L'analyse du rapport de Kant aux sources empiriques s'ouvre sur cette phrase pleine d'ironie : « Mainte hypothèse serait plus solide si l'on pouvait tout bonnement démontrer que les Noirs laids étaient absents des mers du Sud. Seulement, ils sont bien là »[17]. Tout l'écart entre Forster et Kant est là.

Dans *Encore quelque chose sur les races humaines*, Forster déploie contre l'objectivisme kantien une subjectivité rhétorique et narrative, adéquate à ses options épistémologiques fondamentales : pragmatisme, empirisme et antidogmatisme.

Forster écrit l'article comme une lettre à l'éditeur de Kant, ce qui lui permet de dramatiser sa position : Forster dit avoir sacrifié la vivacité des échanges des métropoles intellectuelles contre une place de pionnier des Lumières, en continuité implicite avec son héritage de grand voyageur. Il y a quelque chose comme une *captatio benevolentiæ* dans ce positionnement (je plaide non coupable pour une part de mon ignorance) ; mais c'est surtout la métaphore d'un regard d'*outsider* sur les questions du moment. Cette « subjectivation littéraire » est solidaire d'une « subjectivation scientifique », exprimée par l'usage récurrent de marques d'incertitude : je crois, je pense, il me semble, il est probable que… Dans la perspective forsterienne, la connaissance scientifique est intrinsèquement imparfaite, limitée, appelée à subir des infirmations empiriques dès que « le cercle du regard s'élargit »[18] ; les prétentions kantiennes de rationalisme intégral et d'objectivité absolue sont donc intenables.

Forster n'est pas un rationaliste au sens philosophique du terme, et relativise la compétence du langage à établir la vérité. Le langage est source d'erreurs quand il confine à la logomachie : preuve en est la lecture fautive que donne Kant de Carteret[19], passée au crible par Forster. Il y note failles logiques et faussetés empiriques[20]. Symétriquement, il va jusqu'à réhabiliter « l'usage linguistique admis »[21] contre la systématisation conceptuelle kantienne.

---

[16] *Ak*, VIII, 93. Nous soulignons.
[17] *Teutscher Merkur*, 66.
[18] *Ibid*., 61.
[19] *Ibid*., 65-68.
[20] VAN HOORN, 2004, 133-136.
[21] *Teutscher Merkur*, 62.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

Corrélativement, le primat est donné par Forster à la *vision*, qui apparaît dans des utilisations aussi bien littérales que métaphoriques comme le modèle de la source de connaissance fiable. Kant demande dans la *Définition* une structuration préalable des concepts pour fertiliser le regard : « On ne trouve dans l'expérience ce dont on a besoin que si l'on sait par avance ce que l'on doit rechercher » [22]. Réponse de Forster : de tels préalables peuvent engendrer des *artefacts* d'expérimentation, et toute une cohorte de pseudo-résultats empiriques. Les « observations apprêtées » mènent à « attribuer aux objets la couleur de ses verres de lunettes » [23]. La « quantité » de résultats de l'observation méthodique est souvent moins intéressante qu'une « fécondité » du regard neuf sans préjugés [24].

Parce que le champ de l'observation n'est jamais clos, Forster assortit son empirisme d'une forme de *progressisme scientifique* qui prend acte des avancées des savoirs, et s'attend à voir les perspectives évoluer encore profondément dans le demi-siècle à venir [25]. Cette forme de scientisme l'amène à suspendre son jugement sur certains problèmes scientifiques, en attente d'éléments concrets pour les résoudre. À vouloir remplir les creux empiriques par du raisonnement, Kant produit seulement des êtres de raison, qui de plus sont d'origine douteuse : sont-ils métaphysiques ? religieux ? Plutôt que de céder à ces spéculations, Forster exprime même une réserve de principe sur la question centrale du texte, celle de l'unité ou de la pluralité de l'espèce humaine : « Le chercheur de sang-froid laisse le soin de couper le nœud gordien de ce problème à ceux qui ne peuvent pas le résoudre, mais veulent quand même tout résoudre. Ce qui, pour lui, est trop embrouillé, *il le laisse de côté, comme un nœud dont le cordon se laissera dénouer tôt ou tard*, quand on en aura trouvé tous les filaments » [26].

On le voit : il ne s'agit pas pour Forster d'affirmer le polygénisme, mais de faire valoir les différentes possibilités. Il prend ainsi ses distances avec tout polygénisme dogmatique, tel celui d'un Christoph Meiners, historien partisan de l'esclavage [27]. Forster voit chez Meiners une forme de dogmatisme voisine de celle de Kant, mais mise au service d'un réductionnisme raciste, qu'il condamne absolument tant du point de vue de la méthode que de celui des conclusions. C'est ce qui rend l'article de Forster parfois étrange : la célébration des pistes polygénistes ouvertes par Sömmerring [28] cohabite avec une réserve de fond. Dans la conclusion du texte, Forster précise d'ailleurs que ses idées ne sont aucunement irrévocables et attendent réfutation. En attendant que les filaments nous soient donnés pour défaire le nœud de l'origine, mieux vaut en rester à une utilisation pragmatique de la classification de Linné, qui opère par comparaison des formes organiques, sans en tirer de conclusion invérifiable sur leur parenté.

Après cette critique de Kant fondée sur des arguments scientifiques et épistémologiques, Forster va chercher ce qui, *hors de la science*, a pu faire pencher Kant du côté du monogénisme.

---

[22] *Ibid.*, 61 et notes.

[23] *Ibid.*, 62.

[24] Au risque de commettre un anachronisme, on peut noter qu'il y a une forte analogie entre la critique forsterienne de la théorisation excessive et certaines analyses de T.S. Kuhn, lorsqu'il compare les expériences cognitives menées sur des individus regardant des cartes à jouer aberrantes, avec la perception qu'ont les savants des irrégularités de résultats empiriques dans le cadre de la science normale. *Cf.* MEYER, 1983 (1970), chapitre 5 : « Anomalie et apparition des découvertes scientifiques », 96-99.

[25] *Teutscher Merkur*, 61.

[26] *Ibid.*, 79.

[27] Auteur notamment de *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, Lemgo, 1785.

[28] *Teutscher Merkur*, 76-77.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

De fait, les textes raciologiques kantiens contiennent une thèse métaphysique implicite, développée principalement dans la *Critique de la faculté de juger* : d'après Kant, les êtres vivants font exception aux lois mécaniques de la nature, et leur compréhension dépasse notre entendement. Il y a forcément eu *une intervention divine* qui déchire le continuum spatio-temporel pour implanter les formes vivantes dans le monde. Pour Kant, mieux vaut considérer que l'espèce humaine est unique : parce qu'en ce cas, il n'y a qu'un miracle de création. Et le miracle est encore moins grand si c'est un seul couple qui engendre l'humanité. Voilà comment Kant rationalise son adhésion au dogme d'Adam et Ève.

Mais Forster a une vue bien plus dynamique de la nature, source de vie. Lecteur assidu de Herder, il imagine tout simplement que les hommes sont effectivement les fruits de la terre, sans qu'*aucun* miracle ne les ait fait exister. Libéré de cette clause dogmatique, Forster peut affirmer que sur le plan de la biogéographie, la thèse d'un couple originaire n'est pas plus facile à défendre que celle d'une pluralité des lieux de naissance de l'homme. Si Kant rejette cette thèse, c'est parce qu'il fait intervenir subrepticement une métaphysique théiste dans son anthropologie. Forster démasque la religiosité de Kant, et le rapproche de Blumenbach : ce dernier, moins prudent que Kant, rejette explicitement les thèses de Kames parce qu'elles sont « hérétiques », guidées par « la malice, l'ignorance et l'attrait de la nouveauté » [29]. Forster endosse cette accusation pour la tourner en ridicule : défendre une ligne scientifique cohérente, n'est-ce pas oser penser contre ceux qui, « blottis sous le joug des préjugés » [30], « tiennent compte des avis de Moïse en science » [31] ? Forster est libre-penseur, et considère que l'on peut vivre sans religion : le dogme n'a pour lui *a fortiori* pas droit de cité en science.

La rationalisation *métaphysique* du monogénisme chrétien ne trouvait pas grâce aux yeux de Forster ; la rationalisation *morale* proposée par Kant est tout aussi vertement critiquée. Dans les *Conjectures sur les débuts de l'histoire de l'humanité*, Kant veut montrer que le récit biblique aiguise la responsabilité morale de l'homme, en prenant l'exemple du mythe d'Adam et Ève. Si les hommes sont tous parents, alors ils ne peuvent pas reprocher à la providence naturelle de les avoir séparés au départ, et d'avoir favorisé la violence entre eux. Cela implique, dit Forster, que le polygénisme serait un danger moral, puisqu'il remet ce dogme en cause. Pour répondre à cette accusation implicite, Forster fait d'abord remarquer que le christianisme monogéniste n'a pas fait mauvais ménage avec l'esclavage. Mais il va plus loin. On ne peut pas, *on ne doit pas* fonder une morale sur la fraternité, estime Forster : celle-ci n'a jamais été un gage d'amour, si l'on en croit le récit d'Abel et Caïn [32]. Il affirme que c'est une « éducation pratique » de familiarisation avec toutes les dimensions de l'humain qui fonde au mieux les rapports moraux [33]. En conséquence, il appelle avec véhémence au rehaussement de la condition des Noirs, même s'ils ne sont pas nos frères de sang. Cet appel n'est pas une simple disculpation rhétorique du polygénisme. Les écrits militants de Forster indiquent qu'il avait vraiment à cœur que soit dépassé le préjugé de race, responsable de l'oppression des Noirs, de même que le nationalisme et la naturalisation des rapports politiques sont des instruments d'oppression des peuples : « Il a toujours été une politique rusée des princes de séparer les peuples soigneusement les uns des autres, de cultiver leurs différences de mœurs, de caractères, de lois, de façons de penser et de sentiments, (…) (de) répandre soigneusement chez tous la

[29] *De generis humani varietate nativa*, Göttingen, 1776, 40.

[30] *Teutscher Merkur*, 75.

[31] Forster à Sömmerring, 19 février 1787, cité par VAN HOORN, 2004, 174.

[32] Karl Asmund Rudolphi reprend cet argument en précisant que c'est en général entre nations voisines qu'ont lieu les conflits les plus sanglants. *Cf.* RUDOLPHI, 1812.

[33] *Teutscher Merkur*, 164.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

croyance en des différences héréditaires entre tous les hommes (…). On disait que certains hommes étaient nés pour commander et diriger, d'autres pour supporter des charges et obéir ; que le Nègre, en raison de sa peau noire et de son nez plat était destiné par la nature à être l'esclave du Blanc ; et, par toutes sortes d'autres blasphèmes, on outrageait la raison humaine » [34].

Cet engagement humaniste et révolutionnaire coûtera aussi à Forster d'être victime, après son exil et sa mort en France en 1794, d'une forme de *damnatio memoriæ* de la part de la communauté lettrée. Britta Rupp-Eisenreich [35] note que seuls Gottlob Heyne et Friedrich Schlegel (lui-même un enthousiaste des principes de la Révolution française dans sa jeunesse) ont osé publier un éloge de Forster dans les années 1790. Certains polygénistes comme Heinrich Link, qui pioche apparemment quelques idées chez Forster [36], ou Karl Asmund Rudolphi, dont les arguments confinent parfois au plagiat, taisent le nom de Forster, sans doute dans une stratégie de respectabilité. Le rapprochement de leurs thèses « progressistes » avec des opinions francophiles, après la Révolution française et *a fortiori* pendant les guerres napoléoniennes des années 1800-1810, ne devait pas être idéale.

Si le traité d'anatomie comparée des Blancs et des Noirs de Sömmerring, écrit peu avant *Encore quelque chose*, a eu une postérité plus manifeste, cela tient sans doute à cette clandestinité posthume des idées de Forster. Certes, le texte de Sömmerring a son intérêt propre : il fonde une tradition de recherche matérialiste en mettant en avant l'observation des crânes et des cerveaux. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi il est utilisé par les polygénistes sans être associé à Forster, en tout cas en Allemagne. Comme le note Sigrid Oehler-Klein, c'est bien Forster qui donne aux propositions polygénistes de Sömmerring toute leur acuité, en les articulant directement aux théories anthropologiques contemporaines et aux catégories de l'histoire naturelle, dont il est un expert. Ce sont les thèses de Sömmerring *expliquées et développées par Forster* qui connaissent ce si grand succès.

Mais à cette époque, Forster est aussi polémique que Sömmerring est consensuel : ce dernier affirme que le Blanc et le Noir sont naturellement inégaux sur le plan intellectuel, mais s'abstient de conclure publiquement à leur disparité de souche. C'est Forster qui prend le risque d'affronter l'*establishment* et d'affirmer que le polygénisme est scientifiquement plausible, et qui disparaît conséquemment des bibliographies. Malgré cela, il fonde une tradition d'*outsiders* de l'anthropologie allemande, de Rudolphi à Carl Vogt [37]. Ces auteurs nourrissent le débat en mettant constamment en question la domination du monogénisme chrétien, défendu d'abord par Blumenbach, puis par les artisans de la fondation de la première société d'anthropologie allemande, Rudolph Wagner [38] et Karl Ernst von Baer [39]. L'opposition entre monogénisme et polygénisme survivra en Allemagne comme ailleurs à l'institutionnalisation de la discipline dans les années 1860. Elle surdéterminera notamment l'accueil fait à *L'Origine des espèces* de Darwin en 1859 : l'anthropologue Vogt et le biologiste Ernst Haeckel utiliseront la théorie de l'évolution pour construire des arbres phylogénétiques des « différentes espèces humaines », tandis que Rudolf Virchow, le

[34] GILLI, 2005, 50-51.

[35] RUPP-EISENREICH, 1983, 131-183. D'après Britta Rupp, dès avant 1810, « Forster avait été mis au ban de l'Empire, et personne n'osait plus prononcer son nom à haute voix » (162).

[36] *Beyträge zur Naturgeschichte*, 1794-1797, vol. 2, chap. 2.

[37] *Köhlerglaube und Wissenschaft*, Giessen, 1855 ; *Vorlesungen über den Menschen*, Giessen, 1863, reprint Thoemmes Press, Bristol, 2003.

[38] *Cf.* notamment *Handbuch der populären Anthropologie für Vorlesungen und Selbstunterricht*, Kempten, 1831. Wagner est aussi le traducteur de Prichard, figure centrale du monogénisme européen dans la première moitié du XIXe siècle.

[39] *Cf.* notamment VON BAER, WAGNER, 1861.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines

président monogéniste de la Société d'anthropologie de Berlin, préférera récuser en doute la théorie darwinienne, jugée métaphysique et impossible à prouver empiriquement [40]. Les graines de discorde semées par Forster et ses épigones donneront donc bien des fruits.

Raphaël LAGIER
raphael_lagier@noos.fr

Bibliographie

BLANCKAERT C., 2003, Of monstrous Métis ?, *in* PEABODY S., STAVALL T., (eds.), *The Color of Liberty, Histories of Race in France*, Durham-Londres, Duke University Press, 42-70.

DE BUFFON G.L., 1753, L'âne, *in* DE BUFFON G.L., *Les animaux domestiques. Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, Imprimeries Royales, IV, 377-432.

FORSTER G., 2000 (1777), *A Voyage Round the World*, Hawai'I, University of Hawai'i Press.

GILLI M., 2005, *Un révolutionnaire allemand : Georg Forster (1754-1794)*, Paris, Éditions du CTHS.

LAGIER R., 2004, *Les races humaines selon Kant*, Paris, Presses Universitaires de France.

MASSIN B., 1996, From Virchow to Fischer, *in* STOCKING G.W., (ed.), *Volksgeist as Method and Ethic*, Madison, University of Wisconsin Press, 59-114.

MEINERS Ch., 1785, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, Lemgo, Meyer.

MEYER L., 1983 (1970), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, Collection « Champs ».

OEHLER-KLEIN S., 1998, *Samuel Thomas Sömmerring, Anthropologie*, édition scientifique et introduction à *Über die körperliche Verschiedenheit des Negers vom Europäer* (1785), Stuttgart, Fischer.

OEHLER-KLEIN S., 1999, Der « Mohr » auf der « niedrigeren Staffel am Throne der Menschheit » ? Georg Forsters Rezeption der Anthropologie Soemmerrings, *in* DIPPEL H., SCHEUER H., (eds.), *Georg-Forster-Studien III*, Berlin, Berlin Verlag, 139-140.

RUDOLPHI K.A., 1812, *Beyträge zur Anthropologie und allgemeinen Naturgeschichte*, Berlin, Haude & Spener.

RUPP-EISENREICH B., 1983, Des choses occultes en histoire des sciences humaines : le destin de la « science nouvelle » de Christoph Meiners, *L'Ethnographie*, 2, 131-183.

VAN HOORN T., 2004, *Dem Leibe abgelesen. Georg Forster im Kontext der physischen Anthropologie des 18. Jahrhunderts*, Tübingen, Max Niemeyer.

VON BAER K.E., WAGNER R., 1861, *Bericht über die Zusammenkunft einiger Anthropologen im September 1861 in Göttingen zum Zwecke gemeinsamer Berechnungen*, Leipzig, Leopold Voss.

WAGNER R., 1831, *Handbuch der populären Anthropologie für Vorlesungen und Selbstunterricht*, Kempten, Dannheimer.

[40] *Cf.* MASSIN, 1996.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 92.169.10.213 - 03/04/2020 17:14 - © Editions Sciences Humaines